

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 39

2012

DOI: 10.11588/fr.2012.0.41007

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

SYLVIO HERMANN DE FRANCESCHI

POURQUOI DES HISTORIENS EN TEMPS DE DÉTRESSE ?

Alphonse Dupront (1905–1990) face au positivisme historiographique :
événement et causalité

Auteur d'une œuvre historique immense mais dont l'influence a été méthodiquement retardée en raison d'une vive réticence à l'égard de la publication, Alphonse Dupront (1905–1990) suscite encore aujourd'hui la méfiance de ses confrères historiens¹. Inclassables, ses écrits se nourrissent de lectures extrêmement diverses et mettent à profit aussi bien les acquis méthodologiques de l'école des Annales, dont Dupront a été le très exact contemporain mais dont il a toujours su se distancier prudemment, que les conclusions de la psychanalyse, et sous les deux espèces – non forcément conciliables – freudienne et jungienne. Après avoir obtenu un baccalauréat C, la récente section latin-sciences créée par la réforme de l'enseignement secondaire de 1902, et préparé le concours de l'École normale supérieure au lycée Henri-IV, où il est l'élève d'Alain (1868–1951)², un professeur dont l'enseignement le marque durablement et à l'égard de qui il a toujours reconnu une dette inextinguible, Dupront est admis rue d'Ulm en 1925, dans la même promotion que les historiens Henri-Irénée Marrou (1904–1977), Pierre Vilar (1906–2003) et Jean Bruhat (1905–1983), et philo-

- 1 Sur Alphonse Dupront, voir François CROUZET, François FURET (dir.), *L'Europe et son histoire. La vision d'Alphonse Dupront*, Journées d'études organisées par la Société des Amis d'Alphonse Dupront avec le concours du Centre Robert Schuman de l'Institut universitaire européen (Florence, 26–28 septembre 1996), Paris 1998, et: *Présence d'Alphonse Dupront*, dans: *Le débat*, 99, 1998, p. 33–92, en particulier Dominique JULIA, *L'historien et le pouvoir des clés*, *ibid.*, p. 34–52, Étienne BROGLIN, *Le désir et l'ordre*, *ibid.*, p. 53–66, et Denis CROUZET, *L'étrange génie du Mythe de croisade*, *ibid.*, p. 85–92. Voir aussi Dominique IOGNA-PRAT, *Alphonse Dupront ou la poétisation de l'Histoire*, dans: *Revue historique*, CCC/4, 1998, p. 887–910, Dominique JULIA, *Une marche à la transfiguration. À propos de la publication du «Mythe de croisade» d'Alphonse Dupront*, dans: *Revue Mabillon*, n. s., 9, t. LXX, 1998, p. 271–280, Marc VENARD, *Alphonse Dupront et Charles Péguy*, dans: *L'Amitié Charles Péguy*, 95, 2001, p. 416–429, Dominique JULIA, Philippe BOUTRY, *Introduction*, dans: *Id.* (dir.), *Alphonse DUPRONT, Genèses des Temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, Paris 2001, p. 7–45, Étienne BROGLIN, *Un homme de pont*, dans: *Alphonse DUPRONT, La chaîne vive. L'Université, école d'humanisme*, Paris 2003, p. 123–176, Fr. DOSSE, *Un franc-tireur: Alphonse Dupront*, dans: *Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, Les courants historiques en France, XIX^e–XX^e siècle*, Paris 2007 ('2005), p. 468–471, Robert SAUZET, *Alphonse Dupront, historien de la religion*, dans: *Revue d'histoire de l'Église de France* 92 (2006), p. 482–487, et Bruno NEVEU, *D'ascèse et de grâce. Alphonse Dupront et la recherche historique*, dans: *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, 54/1 (2008), p. 122–129.
- 2 Sur Alain, voir la récente biographie de Thierry LETERRE, *Alain: le premier intellectuel*, Paris, 2006. Pour une étude de l'influence d'Alain sur les khâgneux de l'entre-deux-guerres, voir l'ouvrage désormais classique de Jean-François SIRINELLI, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris 1994 ('1988), p. 427–496 («Les élèves d'Alain»).

sophes Jean Hyppolite (1907–1938) et Maurice Patronnier de Gandillac (1906–2006). L'année précédente ont été reçus, dans la fameuse promotion 1924, Paul Nizan (1905–1940), Jean-Paul Sartre (1905–1980), Georges Canguilhem (1904–1995), Daniel Lagache (1903–1972) et Raymond Aron (1905–1983), et l'année suivante, en 1926, Maurice Merleau-Ponty (1908–1961) et Paul Bénichou (1908–2001). Le jeune Dupront commence par achever une licence de philosophie en Sorbonne – il obtient son quatrième et dernier certificat, celui de psychologie, en 1926 –, puis il entreprend une licence d'histoire-géographie, obtenue en 1927, avant d'être reçu major, juste devant Marrou, à l'agrégation d'histoire-géographie en 1929. Fort de son succès, il est nommé en 1930 membre de l'École française de Rome, où il séjourne jusqu'en 1932 avant de prendre, jusqu'en 1941, la direction de l'Institut français de Bucarest³. Retour de Roumanie, Dupront devient chargé de cours, puis maître de conférences, à partir de 1945, à la faculté des lettres de l'université de Montpellier. Il y rédige sa thèse d'État sur «Le mythe de croisade» et sa thèse complémentaire sur «Le cardinal Silvio Antoniano, figure de la Contre-Réforme au XVI^e siècle», soutenues le 17 mars 1956 en Sorbonne, où il est élu professeur dans la foulée, notamment grâce au soutien de Jean Meuvret (1901–1971) – l'historien des crises de subsistance au XVII^e siècle –, qui, alors caïman à l'École normale supérieure, connaissait bien l'incontestable talent de son camarade⁴. Dupront obtenait la consécration parisienne au terme d'un parcours qui, pour être incontestablement d'excellence, n'en avait pas moins été ralenti par les années roumaines et par la guerre: à titre de comparaison, Marrou a soutenu ses thèses le 12 février 1937, soit presque vingt ans avant Dupront, et Aron, les siennes, le 26 mars 1938. Les détours de la carrière, peut-être aussi les vicissitudes de l'existence – Dupront a été assez gravement malade à l'époque de son arrivée à Montpellier, au point de souffrir encore de séquelles, en l'occurrence de vertiges, lors de son retour à Paris – ont démesurément allongé la gestation du travail doctoral et expliquent sans doute le fait que l'auteur n'ait songé à sa publication qu'à la fin de sa vie.

À qui tente de ressaisir les caractères dominants d'une génération historique qui se forme au lendemain de la première guerre mondiale, deux traits en particulier s'imposent. D'abord, le rejet du positivisme historiographique alors en vigueur à l'université et qu'incarnait une illustre triade composée d'Ernest Lavisse (1842–1922) et des deux auteurs de la célèbre «Introduction aux études historiques» (1898), les médiévistes Charles Seignobos (1854–1942) et Charles-Victor Langlois (1863–1929). Dans «De la connaissance historique» (1954), Marrou a rappelé ce qu'était la réalité des études d'histoire en Sorbonne au moment où il y entraît:

3 Sur l'Institut français de Bucarest à l'époque de Dupront, voir André GODIN, *Une passion roumaine. Histoire de l'Institut français de hautes études en Roumanie, 1924–1948*, Paris 1998. Consulter aussi Alphonse Dupront et la Roumanie, *Cahiers Alphonse Dupront*, 3, 1994, et André GODIN, La correspondance d'Alphonse Dupront et de Jean Marx (9 avril 1932–9 mars 1940), dans: *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 107/1 (1995), p. 207–411.

4 Sur les années montpellieraines de Dupront, voir Gérard CHOLVY, *Alphonse Dupront (1905–1990), maître de conférences d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres de 1941 à 1956*, dans: *Le dit de l'UPV [Université Paul-Valéry, Montpellier III]*, 101, 2007, p. 6–7. Consulter aussi François CROUZET, *De la colline du Peyrou à la Montagne Sainte-Genève*, dans: DUPRONT, *La chaîne vive* (voir n. 2), p. 89–93.

«Quand j'arrivai à la Sorbonne en 1925, j'y fus accueilli par la voix affaiblie, mais toujours convaincue, du vieux Seignobos (Lucien Febvre et Marc Bloch étaient encore exilés à Strasbourg); le positivisme était toujours la philosophie officielle des historiens, et nous n'avions encore à lui opposer qu'un refus instinctif, presque viscéral, encore qu'il commençât à se formuler à la lumière de Bergson»⁵.

Outre l'influence capitale du philosophe Henri Bergson (1859–1941), une figure essentielle de ce que Frédéric Worms a récemment proposé d'appeler le «moment 1900» de la philosophie française⁶, Marrou signale aussi le rôle joué, dans la construction et la formulation de ses conceptions historiographiques, par Charles Péguy (1873–1914), l'un des normaliens – lui-même très imprégné de bergsonisme⁷ – les plus influents auprès de la jeune génération et dont la mort tragique et prématurée a contribué à entretenir le prestige et le culte: «On en était toujours au point où Péguy était parvenu en 1914; Péguy, hélas! n'était pas revenu dans sa boutique et n'avait pu écrire cette ›Véronique‹ qui devait constituer une contrepartie positive à son amère ›Clio‹»⁸. Chez Bergson, les historiens pouvaient trouver deux thèses qui ne devaient pas les laisser indifférents. D'abord, l'idée, plus tard synthétiquement formulée dans ›La pensée et le mouvant‹ (1934), selon laquelle, lorsqu'il s'agissait d'apprécier les hommes et les événements, il convenait de se départir de la croyance instinctive »à la

5 Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris 1975 (1954), p. 20.

6 Voir Frédéric WORMS (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq 2004, et ID, *La philosophie en France au xx^e siècle. Moments*, Paris 2009, p. 21–199 (›Le moment 1900 en philosophie: l'esprit‹). Sur l'essor et le dépérissement du bergsonisme, voir l'étude fondamentale de François AZOUVI, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris 2007. Sur la contribution bergsonienne au débat historiographique, la meilleure présentation est celle d'Enrico CASTELLI GATTINARA, *Les inquiétudes de la raison. Épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, 1998, p. 271–306 (›Bergson et l'ouverture virtuelle du passé‹). Pour une approche sociologique du magistère des philosophes en France aux xix^e et xx^e siècles, voir les travaux stimulants de Jean-Louis FABIANI, *Les philosophes de la République*, Paris 1988, et ID., *Qu'est-ce qu'un philosophe français? La vie sociale des concepts (1880–1980)*, Paris, 2010, en particulier p. 153–179 (›Le spiritualisme français‹).

7 Sur Péguy et Bergson, voir Anthony E. PILKINGTON, *Bergson and his Influence. A Reassessment*, Oxford 2010 (1976), p. 27–98 (›Charles Péguy‹). Sur les conceptions historiographiques de Péguy, voir Rémy RIOUX, Paul VIALLANEIX, *Belle Époque: Clio normalienne*, dans: Jean-François SIRINELLI (dir.), *École normale supérieure: le livre du bicentenaire*, Paris 1994, p. 293–306, et surtout François BÉDARIDA, *Histoire et mémoire chez Péguy*, dans: *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* (73) 2002, p. 101–110.

8 MARROU (voir n. 5), p. 20. Sur les réactions à la publication de l'essai de Marrou, voir Pierre RICHÉ, *Henri-Irénée Marrou, historien engagé*, Paris 2003, p. 167–188. Sur Marrou et les débats historiographiques de son temps, voir Jérôme GRONDEUX, *Henri-Irénée Marrou et Raymond Aron face à la connaissance historique*, dans Yves-Marie HILAIRE (dir.): *De Renan à Marrou. L'histoire du christianisme et les progrès de la méthode historique (1863–1968)*, Villeneuve d'Ascq 1999, p. 173–196, et ID., *Marrou et Péguy face à la connaissance historique*, dans: *L'Amitié Charles Péguy*, n°100, 2002, p. 423–436. Consulter aussi Jean-Marie PAILLER, Pascal PAYEN (dir.), *Que reste-t-il de l'éducation classique? Relire le ›Marrou‹*, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Toulouse 2004, en particulier Dominique JULIA, *Passé/présent: l'Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, ou la lecture d'un témoin du xx^e siècle, *ibid.*, p. 21–31; Jérôme GRONDEUX, *Méthode historique et philosophie de l'histoire de Taine à Marrou*, *ibid.*, p. 33–40.

valeur rétrospective du jugement vrai»: «Par le seul fait de s'accomplir, la réalité projette derrière elle son ombre dans le passé indéfiniment lointain; elle paraît ainsi avoir préexisté, sous forme de possible, à sa propre réalisation. De là une erreur qui vicia notre conception du passé»⁹. Ensuite, la conception, fondamentale chez Bergson, d'une durée qui n'existe que par coexistence et intime compénétration du passé et du présent. Dans «L'Évolution créatrice» (1907), Bergson ressaisissait souverainement une conclusion déjà mise à l'épreuve dans l'«Essai sur les données immédiates de la conscience» (1889) et surtout dans «Matière et mémoire» (1896): «Notre durée n'est pas un instant qui remplace un instant: il n'y aurait alors jamais que du présent, pas de prolongement du passé dans l'actuel, pas d'évolution, pas de durée concrète. La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant»¹⁰. Sans présence du passé à chaque instant, nulle possibilité de conscience du présent, et donc nulle durée. Thèse bergsonienne dont Péguy avait compris les virtualités en appelant les historiens à rompre avec le positivisme et à adopter la perspective d'un temps résolument créateur qui, loin de réifier et de pétrifier le cours fluent des événements, devait en restituer la dynamique de surgissement. Péguy et Bergson: il y avait là deux penseurs qui permettaient assurément de justifier un rejet de l'histoire positiviste avant même que les fondateurs de l'école des Annales n'en vinsent à anéantir Langlois et Seignobos sous les coups de leur verve vengeresse. Deux figures tutélaires, aussi, dont l'héritage a pu se révéler déterminant auprès des historiens français de l'entre-deux-guerres.

Deuxième trait dominant, outre sa détestation du positivisme, de la génération historienne à laquelle appartiennent Dupront et ses condisciples, une confrontation terrible avec la force des événements. Chacun d'entre eux a subi le choc de la Première Guerre mondiale – le père et l'oncle de Dupront ont combattu et survécu. Rien d'étonnant, donc, à ce que le problème de l'histoire événementielle se soit posé avec tant d'urgence¹¹. L'école des Annales en a lourdement condamné l'exercice pour inconvenante vanité scientifique. En avril 1992, dans un entretien accordé à Jean Boutier pour la revue «Autrement», Pierre Vilar se gardait pourtant de faire montre d'intransigeance. Il reconnaissait l'émotion intellectuelle ressentie à la lecture du premier numéro des «Annales» en 1929, d'autant que, géographe, Pierre Vilar n'avait pu qu'être particulièrement sensible à la présence, aux côtés de Lucien Febvre (1878–1956) et de Marc Bloch (1886–1944), deux historiens, de Jules Sion (1879–1940) et d'Albert Demangeon (1872–1940), deux figures prestigieuses de l'école française de géographie. Compte tenu de la grande proximité des agrégatifs à la rue d'Ulm – Pierre Vilar évoque le groupe de travail formé, en vue du concours, par Dupront, Marrou, Bruhat et lui –, il est vraisemblable que le témoignage reflète l'état d'esprit général des normaliens historiens. Du reste, Pierre Vilar a toujours rappelé

9 Henri BERGSON, Œuvres. Édition du centenaire, éd. par Henri GOUHIER et André ROBINET, Paris 1959, p. 1264 («La pensée et le mouvant»).

10 Ibid., p. 498 («L'Évolution créatrice»).

11 Pour une présentation de la querelle française sur l'histoire événementielle, voir J. KOOCK, Histoire et événement. De la controverse méthodique au débat théorique, dans: Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée 114 (1992), p. 37–48, Gérard NOIRIEL, Qu'est-ce que l'histoire contemporaine?, Paris 1998, p. 31–64, et plus récemment, François DOSSE, Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien: entre sphinx et phénix, Paris 2010.

que les échanges intellectuels qu'il avait eus au cours de ses années d'études à l'École normale supérieure s'étaient surtout produits avec ses camarades de promotion: avec Sartre ou Nizan, il y avait eu certes des contacts, mais rien de déterminant, alors qu'avec Dupront, Marrou et Bruhat, il y avait toujours eu sympathie et influences mutuelles, en dépit de la diversité indéniable de leurs différents parcours d'historiens. Revenant sur les conditions du travail historique au moment où il achevait son séjour rue d'Ulm, Pierre Vilar relevait qu'il n'avait jamais considéré qu'il y eût une »école« des Annales au sens strict du terme. Au demeurant, ajoutait-il, un historien de l'art comme Henri Focillon (1881–1943) – qui a fortement marqué Dupront – »pratiquait déjà une histoire qui envisageait les phénomènes dans leur ensemble«¹². Pierre Vilar notait en outre qu'à l'époque, l'historiographie française demeurait morcelée, et il précisait: »Il y avait toujours des historiens qui essayaient de penser plus largement que le coin dont ils s'occupaient. Je pense à Dupront, traitant d'*Histoire et psychanalyse*, puis d'*Histoire et langage*. Mais Dupront, lui non plus, n'était pas un homme des »Annales«. Il était à côté, il n'était pas en contradiction«¹³. Au fil de son entretien avec Jean Boutier, Pierre Vilar donnait à voir l'originalité d'une génération pour qui la naissance, puis le triomphe de l'école des Annales ont été évidemment essentiels sans pourtant impliquer que l'on dût forcément se réduire aux positions de Lucien Febvre et de Fernand Braudel (1902–1985). En particulier, Pierre Vilar ne partageait pas le mépris febvrien pour l'histoire événementielle: »Il est impossible, surtout quand on est historien, de ne pas ressentir les *événements* [...]. On ne serait pas historien si l'on ne se posait pas les questions que posent précisément les grands *événements*, ceux qui bouleversent les conditions générales d'une nation, d'un continent ou du monde«¹⁴. Mobilisé en 1939, Pierre Vilar est fait prisonnier en 1940, et il reste en captivité en Allemagne jusqu'en 1945 – expérience qui, ainsi qu'il en témoigne, l'a rendu d'autant plus sensible aux événements: »Je dois dire que, si nous avons jamais suivi les événements, c'était bien à ce moment-là, car notre destin en dépendait«¹⁵. Essentiel, également, le séjour à Barcelone entre 1931 et 1936: Pierre Vilar rentre en France alors que commence la guerre d'Espagne. La confrontation avec une actualité belliqueuse et mouvante a été également le fait d'Alphonse Dupront. La Deuxième Guerre mondiale le trouve à Bucarest, où il assiste aux journées insurrectionnelles de janvier 1941 – expressive, la réponse qu'il fait le 27 janvier à l'archéologue Dionisie Pippidi (1905–1993), qui le croise dans la rue et qui lui demande ce qu'il fait là, tandis que la fusillade crépite autour d'eux: »J'étudie *La technique du coup d'État*«¹⁶. L'allusion à l'essai qu'avait publié en 1931 l'écrivain italien Curzio Malaparte (1898–1957) était transparente. Anecdote, certes, le fait n'en montre pas moins chez Dupront le besoin d'immersion physique dans le cours des événements contemporains même les plus dramatiques et le plus dangereux.

12 Jean BOUTIER, La mémoire vive des historiens. Entretien avec Pierre Vilar, dans: Id., Dominique JULIA (dir.), Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire (Autrement, n° 150–151), 1995, p. 264–293, ici p. 271.

13 Ibid., p. 271.

14 Ibid., p. 274.

15 Ibid., p. 275.

16 Cité dans: Cahiers Alphonse Dupront, n° 4, 1995, p. 29.

Le constat, du reste, a été rapidement tiré qui mettait en lumière le singulier rapport de la génération née au début du xx^e siècle avec l'événement. Dans un ouvrage intitulé »L'histoire, science du concret«, publié en 1946 et qui mérite certainement mieux que l'oubli dans lequel il est tombé – en dépit des élogieux propos que lui consacre Marrou dans »De la connaissance historique«, où il évoque les mérites »d'un petit livre, brillant, trop brillant peut-être«¹⁷ –, le géographe Éric Dardel (1899–1967), beau-frère du philosophe et illustre islamologue Henry Corbin (1903–1978), écrivait avec conviction:

»Cette génération a vu l'Événement sortir des livres où l'on raconte l'histoire. Août 1914, septembre 1939, à un quart de siècle d'intervalle, l'Événement renouvelle son agression contre l'homme [...]. Juin 1940, la tornade solstitiale emporte cette douceur de France, éclore de quinze siècles d'histoire. Le présent reste seul, vacant et déraciné, à la surface de l'espace nu. Alors commence pour chacun le cheminement confus dans la nuit«¹⁸.

Si la notion de choc a déjà pu être appliquée avec incontestable fécondité au domaine de l'histoire religieuse¹⁹, son application reste encore à faire dans le champ des pratiques historiographiques et dans l'étude du rapport de l'historien aux différentes historicités qu'il met en œuvre. Derrière les emportements lyriques et presque gênants d'impudeur d'Éric Dardel, il y a bien l'expression d'un ressenti, par la conscience historique, du chaos des événements supportant deux guerres mondiales:

»Il faut entendre la voix plus intime de l'Événement, le Dire adressé en propre par l'Histoire à chaque homme. Derrière le cataclysme tectonique qui bouleverse la condition humaine, il y a l'Histoire, la réalité de l'Événement, cette force de surrrection et d'anéantissement qui te saisit, toi et pas un autre, qui me met en cause là où je suis«²⁰.

Aux origines, selon Éric Dardel, d'un nécessaire changement de paradigme dans les sciences historiques, le choc, donc, de 14–18 et aussi de 39–45. Les propos qui suivent semblent directement empruntés à Péguy et dénoncent à leur tour la faillite de l'histoire positiviste:

»Le désarroi n'aura pas été vain s'il a rompu la continuité de l'histoire qu'un savoir dévide à partir du passé, s'il nous libère de l'enchaînement causal en renversant le sens d'emprunt d'un devenir impersonnel et nous fait entrevoir, au travers de l'histoire abstraite, la discordance qui sépare la réalité

17 MARROU (voir n. 5), p. 20.

18 ÉRIC DARDEL, *L'histoire, science du concret*, Paris 1946, p. 1.

19 Voir l'étude pionnière de Michel LAGRÉE, *Du bon usage des chocs en histoire religieuse*, dans: *Kreiz. Études sur la Bretagne et les pays celtiques*, 4 (1995), p. 133–147. Consulter aussi Id. (dir), *Chocs et ruptures en histoire religieuse. Fin XVIII^e–XIX^e siècles*, Rennes 1998.

20 DARDEL, *L'histoire* (voir n. 18), p. 2.

historique et vivante de la pâle image qu'en propose une science historique anonyme²¹.

De quoi Dupront ne pouvait assurément que tomber d'accord, lui qui n'a eu de cesse qu'il n'eût mis à l'épreuve, dans son écriture historiographique, les préceptes péguystes.

1. L'événement après la faillite du positivisme historique

L'historiographie dupronienne est hantée par la question du statut à conférer à l'histoire événementielle. D'emblée, chez Dupront, une vive hostilité à l'égard de toute forme de positivisme déterministe – il le dit au fil d'un cours prononcé à Montpellier en 1954–1955:

»L'histoire des dialectiques explicatives – Hegel – cherche à ordonner les faits, discerne les forces et les cohérences, mais elle reste partielle et caractérise un état névrotique. La seule histoire équilibrante est celle de l'être total, défini par sa nourriture, ses jeux, ses passions, ses créations, ses sublimations. L'explication par les causes est le signe d'un esprit sclérosé qui construit artificiellement un déterminisme historique. L'histoire moderne, par la classification, fixe le temps et le tue²².

La filiation avec Bergson et avec Péguy est ici évidente, comme elle l'est, au surplus, dans le reste de l'œuvre de Dupront. De faire de l'histoire n'est pas de s'arrêter à l'énoncé, même explicatif, de la suite des événements, mais doit être surtout d'en restituer le cours vivant dans une conscience d'humaine durée. Dupront l'affirme, encore dans une leçon montpelliéraine de 1954: »Si l'histoire événementielle – et elle est indispensable – devient toute l'histoire, il n'y a plus en elle qu'un récitatif sans espérance²³. On a là, clairement spécifiés, l'écueil que Dupront a persévéramment voulu éviter dans ses écrits historiques et la vertu thérapeutique qu'il conférait à l'histoire.

Conceptions historiographiques qui, si elles comportent la marque indubitable du bergsonisme et du péguysme dont Dupront a été imbu au temps de ses études, n'en révèlent pas moins la trace d'autres influences, et en premier lieu celle de Paul Valéry (1871–1945), un des rares auteurs à être régulièrement cités dans les œuvres duproniennes – mais il est vrai qu'aucun historien français de l'entre-deux-guerres ne pouvait rester insensible aux durs reproches que Valéry avait adressés au régime historiographique alors en vigueur. Le premier coup, le plus grave sans doute, avait été porté par les »Regards sur le monde actuel« (1931)²⁴. Dans son avant-propos, Valéry

21 Ibid., p. 2.

22 Cité dans CHOLVY, Alphonse Dupront (voir n. 4), p. 6–7.

23 Cité *ibid.*, p. 7.

24 Sur la conception valéryenne de l'histoire et son inscription dans les débats historiographiques contemporains, voir Roger PICKERING (dir.), Paul Valéry. »Regards« sur l'histoire, Clermont-Ferrand 2008.

note que son intérêt pour l'histoire remonte à deux événements précis, la première guerre sino-japonaise (1894–1895), »premier acte de puissance d'une nation asiatique réformée et équipée à l'européenne«²⁵, et la guerre hispano-américaine (1898), »premier acte de puissance d'une nation déduite et comme développée de l'Europe, contre une nation européenne«²⁶. Deux conflits qui ont joué, pour Valéry, le rôle de symptômes d'un mouvement sourd mais de grande ampleur qui devait aboutir, selon lui, à une fragilité d'Europe. Là réside, chez Valéry, la prise de conscience inaugurale d'un irrésistible flux historique, mais aussi d'une insuffisance congénitale de l'historiographie chère au positivisme:

»Je croyais qu'il fallait étudier l'histoire, et même l'approfondir, pour se faire une idée juste du jour même. Je savais que toutes les têtes occupées du lendemain des peuples en étaient nourries. Mais quant à moi je n'y trouvai qu'un *horrible mélange*. Sous le nom d'histoire de l'Europe, je ne voyais qu'une collection de chroniques parallèles qui s'entremêlaient par endroits. Aucune méthode ne semblait avoir précédé le choix des *faits*, décidé de leur importance, déterminé nettement l'objet poursuivi«²⁷.

Le choix du substrat événementiel, poursuit Valéry, sur quoi se fonde le narré historique a trop longtemps reposé sur des règles accidentelles, arbitraires et toujours implicites – dans la plupart des sciences, les progrès le plus spectaculaires ont été accomplis par l'élaboration d'un vocabulaire conceptuel technique et spécifique: »Ce moment capital des définitions et des conventions nettes et spéciales qui viennent remplacer les significations d'origine confuse et statistique n'est pas arrivé pour l'histoire«²⁸. De sa lecture d'ouvrages d'histoire, Valéry n'a retenu que désordre et confusion, même s'il a été sensible à l'indéniable pouvoir de séduction exercé parfois par d'habiles tentatives de résurrection imagée du passé. Profit insuffisant par rapport aux incontestables périls que fait peser sur le présent une pratique de l'histoire qui, certes, pour être coutumière, n'en est pas moins dangereusement inadéquate – le discours historique, en effet, influence sournoisement la politique:

»Le passé, plus ou moins fantastique, ou plus ou moins organisé après coup, agit sur le futur avec une puissance comparable à celle du présent même. Les sentiments et les ambitions s'excitent de souvenirs de lectures, de souvenirs de souvenirs, bien plus qu'ils ne résultent de perceptions et de données actuelles. Le caractère réel de l'histoire est de prendre part à l'histoire même. L'idée du passé ne prend un sens et ne constitue une valeur que pour l'homme qui se trouve en soi-même une passion de l'avenir. L'avenir, par définition, n'a point d'image. L'histoire lui donne les moyens d'être pensé«²⁹.

25 Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris 2009 (1945), p. 10 (»Avant-propos«).

26 *Ibid.*, p. 10.

27 *Ibid.*, p. 11.

28 *Ibid.*, p. 12.

29 *Ibid.*, p. 13.

À suivre Valéry, l'action politique subissait presque inévitablement le joug d'un inéluctable processus de répétition qui conduisait l'esprit, face au nouveau, à se reporter à la leçon du passé plutôt que de produire une réaction inédite – le propos était d'un constat profondément désabusé:

»Obéissant à une sorte de loi de moindre action, répugnant à créer, à répondre par l'invention à l'originalité de la situation, la pensée hésitante tend à se rapprocher de l'automatisme; elle sollicite les précédents et se livre à l'esprit historique qui l'induit à se souvenir d'abord, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout à fait nouveau. L'histoire alimente l'histoire«³⁰.

Valéry ne méconnaissait pas les progrès de la critique historique, mais il en stigmatisait l'insuffisance en même temps qu'il dénonçait l'usage paresseux d'une historiographie qui n'était destinée qu'à consolider sans conscience de litigieux préjugés. Saisissante, la formule par quoi Valéry campe le portrait du chancelier Bismarck, empêtré dans ses lubies historiques lors du Congrès de Berlin (1878): »Il a bien pensé au lendemain, mais point à un lendemain qui ne se fût jamais présenté«³¹. Aux historiens, Valéry reprochait, enfin, une notion trop réductrice de l'événement. Alors que commence le temps d'un monde fini, sans terres inexplorées, il n'est plus possible d'isoler ou de localiser strictement un événement:

»Toute action désormais fait retentir une quantité d'intérêts imprévus de toutes parts, elle engendre un train d'événements immédiats, un désordre de résonance dans une enceinte fermée. Les *effets des effets* [...] se font sentir presque instantanément à toute distance, reviennent aussitôt vers leurs causes, ne s'amortissent que dans l'imprévu«³².

D'où, quelques pages plus loin, la célèbre affirmation selon laquelle l'histoire n'enseigne rigoureusement rien³³. La critique est reprise dans le »Discours de l'histoire« prononcé le 13 juillet 1932. Pour Valéry, les historiens devaient radicalement changer leur conception de l'histoire, au risque, sinon, de ne plus proférer qu'un discours inexorablement périmé.

Mises en demeure valéryennes que les tenants d'une historiographie positiviste ont évidemment ignorées ou rejetées mais qui ont eu un écho déterminant auprès de Fernand Braudel³⁴ – la thèse sur »La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II«, soutenue en 1947 et publiée en 1949, témoigne incontestablement d'un dialogue longuement entretenu avec les conceptions historiographiques et même géopolitiques de Valéry – et de Dupront. Il est d'ailleurs possible qu'il s'agisse

30 Ibid., p. 14.

31 Ibid., p. 15.

32 Ibid., p. 22.

33 Ibid., p. 35.

34 Voir L. BROCHE, *Les Annales* (Bloch, Febvre, Braudel) et Paul Valéry: une rencontre manquée? Confluences, divergences et incompréhensions, dans: PICKERING, Paul Valéry (voir n. 24), p. 281–293.

là d'un des facteurs de la proximité culturelle entre deux historiens dont les œuvres ont été pourtant très différentes.

À la réflexion valéryenne, il convient d'ajouter, parmi les sources intellectuelles qui irriguent l'écriture historiographique dupronienne, l'influence des thèses historiques du philosophe russe Nicolas Berdiaeff (1874–1948), un auteur régulièrement cité dans »Le mythe de croisade« et à l'égard de qui Dupront a partagé un évident intérêt avec Olivier Clément (1921–2009), son étudiant à l'université de Montpellier³⁵. Dans »Le sens de l'histoire« (1948), un ouvrage élaboré d'après des conférences faites à Moscou en 1919 et en 1920 et dont Dupront a lu la traduction française de Samuel Jankélévitch (1869–1951) – qui avait déjà traduit en français l'»Introduction à la psychanalyse« de Sigmund Freud en 1921 –, Berdiaeff affirmait sa révolte contre le pouvoir asservissant de l'historique sur la vie humaine, et il développait une réflexion sur l'histoire qu'il rattachait au choc provoqué par la Première Guerre mondiale et par les événements russes de 1917: »Les catastrophes et les crises historiques, qui atteignent à certaines époques une acuité particulière, favorisant la méditation sur certains problèmes historiosophiques, font tenter d'expliquer le processus de l'histoire et d'en édifier une philosophie«³⁶. Le sac de Rome en 410 avait engendré la méditation eschatologique de saint Augustin dans son traité »De la cité de Dieu«; face à la Révolution française, Joseph de Maistre (1753–1821) et Louis de Bonald (1754–1840) avaient élaboré une philosophie réactionnaire de l'histoire. À son tour, Berdiaeff se confrontait à une rythmique événementielle étourdissante:

»Il est hors de doute qu'à l'heure actuelle, non seulement la Russie, mais l'Europe et le monde entier entrent dans une période critique de leur développement; le rythme de leur progression, radicalement changé, n'est plus ce qu'il était avant la Première Guerre mondiale et avant les révolutions européennes et russe: seule l'épithète de catastrophique lui convient. On a l'impression d'assister à un mouvement de *l'historique* particulièrement intense«³⁷.

L'historique, poursuivait Berdiaeff, est non seulement le concret – l'idée est essentielle dans l'ouvrage publié par Éric Dardel en 1946 –, mais aussi l'individuel; il est l'humain par excellence. Conception immanente de l'histoire formellement explicitée:

»L'homme est essentiellement un être historique. Il vit dans *l'historique* et *l'historique* vit en lui. Entre eux existe un lien si profond et, par ses origines, si mystérieux, une réciprocité si concrète qu'une rupture entre l'un et l'autre est impossible. On ne peut absolument pas les séparer, les extraire, pour ainsi dire, l'un de l'autre, on ne peut considérer l'histoire en dehors de l'homme ni

35 Sur l'influence de Berdiaeff en France, voir Philippe CHENAUX, *Entre Maurras et Maritain. Une génération intellectuelle catholique (1920–1930)*, Paris 1999, p. 166–174, et Olivier CLÉMENT, *Berdiaev: un philosophe russe en France*, Paris 1991.

36 Nicolas BERDIAEFF, *Le sens de l'histoire. Essai d'une philosophie de la destinée humaine*, trad. française S. JANKÉLÉVITCH, Paris 1948, p. 9.

37 *Ibid.*, p. 9–10.

celui-ci en dehors de la réalité historique dans ce qu'elle a de profondément spirituel³⁸.

L'histoire, ajoutait significativement Berdiaeff, ne pouvait être empiriquement appréhendée sous la seule forme des faits matériels, elle n'était pas qu'une suite chaotique d'événements causalement reliés les uns aux autres. Pour en comprendre le sens intime, il fallait la ressaisir comme mémoire: »La mémoire historique, en spiritualisant [l'histoire], en la transfigurant, nous révèle ce qui constitue son lien interne et nous la montre comme douée véritablement d'âme; de même la mémoire, qui fait de la personne humaine un tout indivisible, nous permet de connaître notre âme en tant que réalité³⁹. La connaissance historique ne peut se contenter de l'exploitation scientifique, au demeurant indispensable, des documents; il lui faut aussi, pour atteindre son objectif de pure authenticité, »tenir compte de la continuité de la tradition historique que conserve la mémoire et dans laquelle se noue le lien qui rattache la destinée spirituelle de l'homme à celle de l'histoire⁴⁰. Assurément, un parallèle était possible entre les conceptions de Berdiaeff et celles de Péguy; à l'horizontalité et à la nonchalante linéarité événementielle de l'historiographie positiviste, il convenait, selon l'un et l'autre auteur, de préférer la verticalité d'une approche presque géologique d'exploration et de délimitation de la présence du passé dans le présent.

Entreprise curative qui permettait de justifier le besoin d'historiens en temps de troubles contre les féroces critiques de Paul Valéry. La raison d'être du travail historiographique a inquiété Dupront comme elle a constamment alerté Marrou. Dans la livraison du 1^{er} avril 1939 de la revue »Esprit« – un périodique fondé par le philosophe personneliste Emmanuel Mounier (1905–1950) en 1932 et dont Dupront a toujours suivi attentivement la parution, parce qu'il en estimait beaucoup le fondateur, très influencé par Péguy et par Berdiaeff, et parce qu'il était l'ami de Marrou, entré dans l'équipe de la revue en 1934 –, Marrou publiait, sous le pseudonyme d'Henri Davenson, un article intitulé »Tristesse de l'historien«. Congé définitif y était donné à une historiographie positiviste qui n'avait pu ni su résister aux effets dévastateurs de »la crise de l'esprit«, pour reprendre le titre des deux fameuses lettres qu'avait publiées Paul Valéry en avril et mai 1919:

»Il faut oser regarder les choses en face: quand la Crise s'est abattue sur la culture, nous [les historiens] avons été les premiers à être emportés, balayés comme paille et poussière. Quand brusquement l'esprit moderne s'est mis à douter de lui-même, de sa mission, de sa grandeur, de son avenir, ce ne sont pas nos découvertes, notre enseignement et nos pauvres conjectures qui lui parurent un appui suffisant à quoi se raccrocher⁴¹.

L'histoire, notait Marrou, avait trop promis ou trop laissé attendre de ses capacités; elle s'était présentée comme science, mais elle n'avait pu tenir ses engagements. Il

38 Ibid., p. 23.

39 Ibid., p. 24.

40 Ibid., p. 24–25.

41 [Henri-Irénée MARROU], Tristesse de l'historien, dans: Esprit, VII/79, 1^{er} avril 1939, p. 11–47, ici p. 14.

convenait de rompre définitivement avec une conception scientiste de la pratique historiographique:

»La tâche est facile à définir: liquider le positivisme, retrouver l'originalité de la connaissance historique. Je sais bien que les théoriciens de l'histoire *scientifique*, Langlois-Seignobos par exemple, se sont toujours défendus en principe d'appliquer sans transposition les méthodes des sciences physico-chimiques. Bien entendu! On ne fait pas de l'histoire avec des éprouvettes et une balance! Mais à défaut du détail concret de la méthode, ils ont emprunté à la physique classique ses catégories fondamentales et son idéal de connaissance«⁴².

Contre la fiction positiviste d'un observateur impartialement neutre et extérieur aux événements dont il rend compte, Marrou proposait au contraire de réintroduire l'historien au cœur des analyses qu'il produit, de le rendre à nouveau participant d'un discours qui est dialogue entre consciences:

»Dès lors, *l'histoire et libre*: l'héritage du passé se recompose pour chacun de nous en fonction de sa philosophie, – de l'image qu'il se donne de son avenir. Une telle conception, en même temps qu'elle libère l'homme de l'histoire [...], redonne aussi à l'historien le moyen d'être lui-même, le droit de réaliser l'autonomie de sa vocation«⁴³.

Non plus positiviste, la nouvelle forme d'histoire que Marrou appelait de ses vœux les plus ardents avait pour mission d'exorciser l'illusion d'une fatalité implacable et de rendre à l'homme contemporain »le sens de la contingence radicale de l'événement«⁴⁴. Autrement dit, les hommes, par l'histoire, devenaient à nouveau conscients de leur responsabilité, des multiples résonances temporelles de leurs actes et de la dynamique incessante d'un temps créateur.

2. L'histoire événementielle rendue à sa pure contingence

Fortement imbue de l'antipositivisme caractéristique de nombre d'historiens nés au début du xx^e siècle, l'œuvre historique d'Alphonse Dupront a courageusement affronté la question du statut désormais fragilisé de l'histoire événementielle. Publié en 1951 dans la respectable »Revue historique«, un copieux article intitulé »Histoire et paix« est l'occasion pour Dupront, qui est alors au milieu de la rédaction de sa thèse d'État et qui n'a plus rien publié depuis 1946, de faire le point sur la conception qu'il se fait de son métier d'historien. Discrètement mentionnés dans une note de bas de page en fin d'article, trois auteurs ont apparemment marqué, sinon guidé, une réflexion qui est quête des valeurs du travail historiographique: Nicolas Berdiaeff, d'abord, et »Le sens de l'histoire«; ensuite, le philosophe et historien allemand Wilhelm Dilthey (1833–1911), dont la fameuse et classique »Einleitung in die Geistes-

42 Ibid., p. 18–19.

43 Ibid., p. 42.

44 Ibid., p. 42.

wissenschaften« (1883) avait été traduite en français dix ans auparavant⁴⁵; Raymond Aron, enfin, dont l'»Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine et l'»Introduction à la philosophie de l'histoire«⁴⁶, respectivement sa thèse complémentaire et sa thèse d'État, étaient parus en 1938. À Marrou, nulle référence, mais pour être implicite, le dialogue n'en était pas moins avéré entre deux historiens dont la complicité intellectuelle était notoire.

D'emblée exprimée, la conviction que l'époque de l'historiographie positiviste est définitivement révolue en un temps qui prend laborieusement congé du récent conflit mondial. Déprise difficile tant demeurent ancrés les réflexes séculaires: »Positivism, *scientisme*, aspects divers d'une même certitude: la vie tout entière, passé, présent, disons même avenir, s'explique selon les règles de la connaissance scientifique, partout valable, quelle que soit la diversité des matières, nature, homme, surnature«⁴⁷. Dupront devait constater qu'en dépit de ses insuffisances désormais reconnues, l'approche positiviste de l'histoire restait à la base de l'enseignement encore délivré aux étudiants historiens. Démarche pédagogiquement commode et pourtant dangereusement susceptible de fourbir des préjugés politiques partisans – mise en garde déjà formulée par Paul Valéry en 1931. Dupront appelait ses confrères à se défaire d'une vision linéaire de l'histoire finalement périmée au bénéfice d'une compréhension dynamique des profondeurs historiques:

»C'est grand'chose que, là où nous nous enfermions obstinément dans le monde à deux dimensions des causes et des conséquences, nous arrivions à découvrir d'autres dimensions possibles, et notre liberté par surcroît. De l'extérieur à l'intérieur, sans prétendre atteindre l'intime secret, c'est déjà toute une saisie de la matière à pleines mains et comme un chemin des sources«⁴⁸.

L'historien avait pour charge d'organiser »le monde du singulier dans la conscience du *divers*«⁴⁹. Il était l'artisan d'une pratique fondamentalement relativiste:

»Le relatif est ainsi le lien entre les choses mêmes et la mesure de l'homme, qui situe, ordonne, unit. Relativité à l'homme, il n'y en a pas d'autre. Elle nous contraint à prendre toute notre responsabilité d'homme, c'est-à-dire à être nous-mêmes dans l'acte de connaissance et à unir sans cesse ce que l'analyse discursive ou passionnelle voudrait sans cesse opposer«⁵⁰.

Il y a là probablement l'écho de thèses antipositivistes formulées notamment à l'occasion de l'introduction en France de la théorie physique de la relativité élaborée par

45 Wilhelm DILTHEY, Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire, trad. française, Paris 1942.

46 Raymond ARON, Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine. La philosophie critique de l'histoire, Paris 1938, et ID., Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique, Paris 1938.

47 Alphonse DUPRONT, Histoire et paix, dans: Revue historique 206/1 (1951), p. 29–66, ici p. 38.

48 Ibid., p. 43.

49 Ibid., p. 43.

50 Ibid., p. 43.

Albert Einstein (1879–1955) – dès 1925, le philosophe polonais installé à Paris Émile Meyerson (1859–1933), l'oncle du psychologue Ignace Meyerson (1888–1983), qui fait paraître en 1926 la première traduction française de «L'interprétation des rêves» de Sigmund Freud (1856–1939), publie un ouvrage intitulé «La déduction relativiste» et dont l'influence a été cruciale sur la réflexion épistémologique de l'entre-deux-guerres. Publication qui a significativement lieu l'année où Dupront entre à l'École normale supérieure et où il achève sa licence de philosophie en Sorbonne: la coïncidence chronologique est trop éclatante pour ne pas être mentionnée et interrogée.

Par une démarche relativiste, donc, qui resitue l'observateur-historien au sein du processus de connaissance historique, la seule possibilité, sans doute, de faire sien l'objet même de l'histoire, soit l'unique:

»À l'encontre dans notre pratique encore survivante de l'histoire, nous refusons l'unique. L'histoire *événementielle*, en effet, n'est qu'un trompe-l'œil, incapable de satisfaire notre besoin de l'unique. La multiplicité des faits nous contraint, au contraire, à ne rien recevoir de l'unique«⁵¹.

De la lecture des récits factuels traditionnels de l'histoire diplomatique, ou des chroniques minutieuses de l'inlassable succès des règnes, ou encore du narré épuisant d'un épique de guerres et d'affrontements à travers les triomphes et les sanglants revers d'une geste militaire nationale, peu de choses à tirer, selon Dupront, qui allègue pour l'exemple le «Manuel historique de politique étrangère» (1892–1898) d'Émile Bourgeois (1857–1934): «Des cadres mnémoniques utiles, le sentiment d'une complexité sûrement inutile, l'illusion dangereuse d'un temps rempli, la tentation de nous en tenir là et, dans la fatigue de ce déroulement, le sentiment que cela sera toujours comme cela, que le flux des événements porte les hommes«⁵². Ici, même idée se retrouve que chez Marrou, et notamment dans son article intitulé «Tristesse de l'historien», soit la dénonciation d'un historicisme devenu inhumain pour exposition fataliste du développement historique. Au contraire s'agit-il désormais de redonner liberté à l'histoire et capacités créatrices au temps:

»Une histoire qui use ou qui lasse n'est pas une histoire humaine. Et rien n'inculque plus la fatalité que cette histoire *déracinée*; rien ne fait plus la mécanisation des esprits que le fatras des événements. Car ce tourbillon nous contraint, à peine de vertige ou d'épuisement, à définir des cadres factices, déclencher similitudes et répétitions, nous défendre par nos habitudes et par nos barrières de ce déchaînement sans mesure«⁵³.

Discrètement psychanalytique, le passage indiquait que, pour Dupront, l'histoire événementielle des positivistes pouvait s'apparenter à une sorte de refoulement ou, du moins, pour reprendre un célèbre concept freudien, à un authentique souvenir-écran, ne présentant plus que matière savamment rendue inerte pour mieux dissi-

51 Ibid., p. 43.

52 Ibid., p. 43.

53 Ibid., p. 43.

muler le choc – peut-être le traumatisme – de l'événement. En d'autres termes, à s'en tenir au positivisme historiographique, on était conduit à l'instauration inéluctable d'un périlleux processus de répétition et l'on entretenait sans frémir »l'illusion en nous-mêmes que le flot des événements se poursuit sans arrêt, cependant que, pour les comprendre, nous les mécanisons de toutes les façons possibles «⁵⁴. En un double mais implicite écho à Paul Valéry et certainement aussi à Freud, Dupront précisait ses reproches:

»Inconscience d'un dédoublement entre eux [les événements] et nous, qui, mollement emportés par l'image du mouvement continu, nous fait nous abandonner à croire qu'ils sont déjà hors de nous. Dans le fait, l'histoire *événementielle* impose, sans critique préalable, par l'instillation, la causalité. Et avec elle, la détermination du passé, l'implacable de la guerre. D'autant – il faut toujours s'en souvenir – que ce qui nous est donné de plus accessible pour établir nos chronologies, c'est l'événement qui marque, la crise, la catastrophe, ou la guerre. Ainsi devenons-nous bien sûrs que l'avenir ressemblera au passé«⁵⁵.

Causalité – le terme est évidemment essentiel: il indique clairement que l'antipositivisme dupronien est primordialement refus de déterminisme.

De rompre avec l'exhaustivité angoissante de l'approche positiviste impliquait de faire des choix – là se manifestaient d'emblée la liberté de l'historien et sa souveraineté interprétative:

»Allons-nous donc toujours laisser poser le dilemme d'être obligés pour connaître de supprimer une partie du réel? La voie de l'unique enseigne le choix. Comme elle découvre l'autre fausseté de l'histoire événementielle qui, en établissant la série linéaire des événements – nos successions chronologiques prises à l'état de carcasse même de l'histoire – nous fait penser qu'ils sont liés«⁵⁶.

Propos qui mérite d'être rapproché des considérations antipositivistes délivrées par Péguy dans sa préface – publiée dans le 3^e »Cahier« de la 6^e série des »Cahiers de la Quinzaine« du 25 octobre 1904 – à une nouvelle de l'écrivain britannique Israel Zangwill (1864–1926) intitulée »Chad Gadya«. Aux historiens universitaires disciples de Langlois et de Seignobos, Péguy reprochait une méthode discursive soucieuse d'indéfiniment épuiser son sujet sans jamais véritablement y parvenir – à quoi il opposait, selon ses propres termes, une méthode intuitive explicitement rapportée à Bergson et reposant sur un acte de choisir qui était »moyen d'art«: »Comment choisir dans l'indéfini, dans l'infini du détail, dans l'immensité du réel, sans quelque intuition, sans quelque aperception directe, sans quelque saisie intérieure«⁵⁷? La référence était ici claire et directe à l'»Introduction à la métaphysique« que Bergson avait fait paraître dans la »Revue de métaphysique et de morale« en 1903 et qu'il devait

54 Ibid., p. 44.

55 Ibid., p. 44.

56 Ibid., p. 44.

57 Charles PÉGUY, Œuvres en prose complètes, éd. R. BURAC, t. I^{er}, Paris 1987, p. 1449 (»Zangwill«).

ensuite reprendre dans »La pensée et le mouvant«. Le philosophe y opposait les deux approches gnoséologiques d'analyse et d'intuition:

»Dans son désir éternellement inassouvi d'embrasser l'objet autour duquel elle est condamnée à tourner, l'analyse multiplie sans fin les points de vue pour compléter la représentation toujours incomplète, varie sans relâche les symboles pour parfaire la traduction toujours imparfaite. Elle se continue donc à l'infini. Mais l'intuition, si elle est possible, est un acte simple«⁵⁸.

Au départ d'une démarche intuitive, donc, le choix, ou plutôt une mise à l'écart – en quoi Dupront rejoignait le spiritualisme bergsonien et ses aboutissants péguystes. Exorciser fatalité, mécanisme, causalité machinale, telle était la visée qui était proposée à une historiographie enfin libérée, et Dupront semblait effectivement répondre derechef aux critiques de Paul Valéry:

»Série linéaire ou séries linéaires parallèles juxtaposent l'unicité des événements: elles ne sauraient les intégrer [...]. Le lien n'est jamais à la hauteur de l'événement pur; il est aux profondeurs; il est dans la conscience historique [...]. Les sous-jacences de l'événement, forces qui l'imposent ou dont il est le témoignage, sont toujours uniques, même si une grande multiplicité d'événements en découle«⁵⁹.

À l'événement déraciné du positivisme historiographique, Dupront voulait substituer le rétablissement d'un choc événementiel *resitué*. Non qu'il fallût renoncer à pratiquer une histoire événementielle, mais on ne devait plus le faire qu'avec juste conscience de ses limites et de son incapacité chronique à rendre l'événementialité du fait:

»Mieux vaut situer [l'histoire événementielle] en sa vraie place, savoir aussi que nous ne pouvons pas nous en passer, qu'elle est indispensable à la conscience élémentaire du temps en nous, c'est-à-dire au commencement de notre méditation historique. Mais que tant l'événement singulier, s'il y a un événement singulier, que les collections d'événements ne sont que des signes. Donc que nous ne pouvons rien conclure des signes. L'histoire événementielle est une histoire sans éthique, de même qu'elle est sans *signification*«⁶⁰.

La réflexion dupronienne se nourrissait ici peut-être de l'influence de Federico Chabod (1901–1960)⁶¹, historien italien avec lequel Dupront avait noué des liens d'amitié

58 BERGSON, Œuvres (voir n. 9), p. 1396.

59 DUPRONT, Histoire et paix (voir n. 47), p. 44.

60 Ibid., p. 47.

61 Sur Chabod, voir d'abord Franco VENTURI, art. »Federico Chabod«, dans: Dizionario biografico degli Italiani, vol. 24, Rome 1980, p. 344–351. Consulter ensuite ID., Federico Chabod nella cultura e nella vita contemporanea, dans: Rivista Storica Italiana, LXXII/4, 1960, et l'important volume collectif: Brunello VIGEZZI (dir.), Federico Chabod e la nuova storiografia italiana, 1919–1950, Milan 1984. Voir aussi Gennaro Sasso, Il guardiano della storiografia. Profilo di

au temps de son séjour romain et qui, dans le premier volume de sa »Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896«, précisément paru en 1951 – l'année où Dupront publie »Histoire et paix« –, proposait une conception renouvelée de l'histoire diplomatique, traditionnellement très événementielle, qui devait retenir l'attention de Pierre Renouvin (1893–1974): Chabod élaborait une analyse de la diplomatie italienne menée après l'Unité qui se libérait du carcan positiviste pour suivre le sourd travail des conceptions mentales des politiques. La démarche était finalement proche de la quête des »forces profondes« plus tard mise en œuvre par Renouvin et son disciple Jean-Baptiste Duroselle (1917–1994) dans leur »Introduction à l'histoire des relations internationales« (1964). Rénovation méthodologique de l'histoire événementielle dont Dupront a été manifestement tributaire et à laquelle il a largement participé depuis le champ de l'histoire religieuse.

3. Événementialité et temporalités dans »Le mythe de croisade«

Au mitan de la rédaction du grand œuvre qui allait mettre à épreuve décisive ses conceptions historiographiques, Alphonse Dupront livrait dans »Histoire et paix« une minutieuse table d'orientation dont il importe de tenir compte le plus scrupuleux pour comprendre la genèse méthodologique du »Mythe de croisade«. Soucieux de répondre aux accusations de vanité et même de vacuité de l'historiographie lancées par Paul Valéry, sensible au constat mélancoliquement posé par Marrou en 1939, Dupront a finalement entendu croiser, en les contenant toutefois, les nouvelles perspectives ouvertes par l'école des Annales avec le legs intellectuel de Bergson et de Péguy. Si l'auteur de »Matière et mémoire« n'a jamais livré de synthèse systématique de sa méthode – on sait, du reste, qu'il préférerait, quand il s'agissait de sa philosophie, le terme de doctrine à la notion de système –, il n'en demeure pas moins qu'il a consciemment adopté une démarche méthodique progressivement forgée au fil de ses premières publications. Approche que, dans son étude sur »Le bergsonisme« (1966), le philosophe Gilles Deleuze (1925–1995) a proposé de ressaisir selon une formulation appelée à devenir classique: »C'est une méthode essentiellement *problématisante* (critique des faux problèmes et invention des vrais), *différenciante* (découpages et recoupements), *temporalisante* (penser en termes de durée)«⁶². Il s'agissait, pour Bergson, en quelque sorte, de tailler »sur mesure« l'objet à examiner et de toujours partir d'intuitions concrètes pour suivre ce qu'il appelait des »lignes de fait«, conformément aux exigences gnoséologiques d'un »empirisme vrai« – de sorte que, pour reprendre l'analyse de Camille Riquier, »l'intuition ne peut conquérir sa vérité qu'en s'appliquant à la réalité mesurable, c'est-à-dire en s'y mesurant à son tour et en mesurant son degré de probabilité par la preuve et la démonstration«⁶³. Bergson,

Federico Chabod e altri saggi, Naples 2002 (1985), et Id., Per il centenario della nascita di Federico Chabod, La cultura 309/2 (2001), p. 161–235. Sur Dupront et Chabod, voir Alphonse DUPRONT, Federico Chabod, dans: Revue historique 225/2 (1961), p. 261–294, et Sylvio H. DE FRANCESCHI, L'histoire des idées politiques en France et en Italie. Parcours comparés d'une discipline (1920–1970), dans: Revue française d'histoire des idées politiques (31) 2010, p. 3–38, ici p. 35–36.

62 Gilles DELEUZE, Le bergsonisme, Paris 2004 (1966), p. 28.

63 Camille RIQUIER, Archéologie de Bergson. Temps et métaphysique, Paris, 2009, p. 253–254.

d'après Gilles Deleuze, partait du principe que la question du vrai et du faux devait être d'abord portée dans le problème lui-même: »Les faux problèmes sont de deux sortes, *problèmes inexistants* qui se définissent en ceci que leurs termes eux-mêmes impliquent une confusion du *plus* et du *moins*; *problèmes mal posés* qui se définissent en cela que leurs termes représentent des mixtes mal analysés«⁶⁴. Face à un objet, Bergson, pour suivre toujours l'exégèse deleuzienne, tâchait de retrouver les différences de nature et de discerner les articulations du réel, et il s'efforçait de répondre à son questionnement en fonction du temps plutôt que de l'espace.

Démarche par découpages successifs et approfondissants dont il semble que l'on puisse retrouver des traces dans l'historiographie dupronienne. Un passage crucial du »Mythe de croisade« est particulièrement suggestif. Au moment de se lancer dans un narré de l'événementiel croisé, de la défaite de Nicopolis (1396) à la victoire de Lépante (1571), Dupront revenait à son objet, la croisade, pour en rejeter une définition qui ne prît pas en compte la plasticité de sa réalité historique et presque phénoménale – le départ était immédiatement fait entre vrais et faux problèmes:

»Question inutile, selon nous, celle de savoir si les croisés modernes sont bien des croisés à l'ancienne, si ce qui se prétend croisade est effectivement une croisade. Dans toute cette étude, il y aura sans doute une représentation ou une vision de la croisade par plans d'approfondissements successifs; il n'y aura pas de définition. Nous laisserons *croisés* tous ceux qui veulent l'être. Convaincus qu'il n'y a pas d'autre voie de la connaissance historique; le contraire serait perversément détruire la matière même de cette étude«⁶⁵.

Autre faux problème, selon Dupront, le »procès de tendance«: l'expédition qui se prétend croisade n'est parfois qu'entreprise commerciale ou geste strictement politique, mais l'historien n'a pas à prononcer d'exclusion d'un réel protéiforme. Le discernement fidèlement intuitif de l'objet historique doit respecter les aveux du langage: »Notre histoire voudrait être platement l'histoire de ce qui se dit. De ce qui s'affirme au-dehors, mais aussi de ce qui se vit dedans«⁶⁶. La croisade a été réalité collective, et son existence s'est étalée persévéramment sur plus de cinq siècles – une histoire simplement factuelle est impuissante à lui restituer sa richesse de phénomène et sa vitalité de création. De Bergson à la psychanalyse, il n'y avait peut-être qu'un pas, et que Dupront franchissait allégrement:

»Portée par la puissance vitale, et peut-être l'expression de vie, de tout un monde, la croisade plonge aux profondeurs. Mais que sont les profondeurs? L'usage d'une méthode comparative ne nous apprendrait rien pour les connaître: elle risquerait même de tout fausser. Une seule voie demeure: par les faits, retrouver la vie«⁶⁷.

64 DELEUZE, Le bergsonisme (voir n. 62), p. 6.

65 ALPHONSE DUPRONT, Le mythe de croisade, 4 vol., Paris 1997, t. I^{er}, p. 432.

66 Ibid., t. I^{er}, p. 432.

67 Ibid., t. III, p. 1287–1288.

D'où la démarche adoptée par Dupront, et finalement assez bergsonienne, d'une intuition de l'objet croisade par cercles rapprochés et par coupes successives, comme les différents plans d'un prisme destinés à réfracter les rayons d'une même source lumineuse, ce qui implique, dans la cursivité naturelle du discours, retours et incessants va-et-vient. D'où aussi, et logiquement, la mise en cause du supposé bien-fondé d'une histoire linéairement événementielle: »Mais, dira-t-on, la méthode va de soi: pour connaître la réalité de la croisade, il suffit d'en décrire l'histoire. On ne saurait certes procéder autrement. Le récit des faits demeure cependant linéaire: la réalité de la croisade, au lieu de s'exprimer, souvent s'y dissout«⁶⁸. Dès lors, Dupront recourait spontanément au concept de forme pour désigner les contours d'un objet dont il entendait respecter la nature éminemment plastique, mouvante et évolutive au cœur d'un processus vital qui était de création historique. L'approche historique se devait d'être évidemment phénoménologique. Il lui fallait saisir

»dans la matière des faits les traits qui font la vie même de la croisade, c'est-à-dire les formes où elle s'exprime, où elle s'accomplit, où elle devient consciente [...] Autrement dit, d'abord une *physique* de la croisade, sans autre préoccupation que de dégager les expressions élémentaires où se vit la réalité et l'acte de croisade, au plan des gestes et des actes de l'existence immédiate«⁶⁹.

De même que chez Bergson, il y a bien chez Dupront la volonté de se confronter à un réel, en l'occurrence historique, dont il faut préserver les articulations naturelles des atteintes d'une analyse qui, à force de positivisme, finit par être mensongèrement déformante.

La tâche, telle que le bergsonisme l'avait formulée, supposait de penser par intuition unifiante plutôt que par analyse nécessairement fragmentaire. La nécessité de comprendre le phénomène croisé par la durée correspondait, au surplus, à son endurante persistance séculaire – de la croisade, Dupront note:

»Le fait le plus extérieur d'abord, qui est de soi toute une réalité de l'extraordinaire: sa durée. Cinq siècles au moins, la croisade a préservé sa puissance d'extraordinaire [...]. Extraordinaire en vérité, cette puissance de durer sans usure, ou presque [...]. Un extraordinaire qui dure transcende naturellement le temps. C'est l'autre caractère de la croisade, dans sa réalité d'extraordinaire, que de définir un nouveau *extra-temporel* où se vitalise sa puissance«⁷⁰.

La contrainte de durée, pour être expliquée dans son authenticité revivifiée, impose de récuser la notion communément et commodément réductrice de causalité positiviste. Il s'agit, pour Dupront, de rendre au fait sa puissance d'inextinguible contingence: »L'histoire linéaire des faits, à force de dénombrer causes et conséquences, perd la juste mesure du possible ou du vraisemblable«⁷¹. De chercher un commence-

68 Ibid., t. III, p. 1291.

69 Ibid., t. III, p. 1291.

70 Ibid., t. III, p. 1282.

71 Ibid., t. III, p. 1293.

ment ou un événement »principliel« est entreprise frappée du sceau de l'inanité et de la vanité du positivisme: un début n'est que le signe d'un besoin, beaucoup plus essentiel, qui lui préexiste. Les documents indiquent certes là où commence la croisade, mais ils induisent aussi inévitablement une vision événementielle rétrospective contraire à l'élan prospectif de l'événement:

»Les besoins de l'analyse, la nécessité de partir des textes nous ont en définitive contraint, dans cet inventaire d'une physique de la croisade, à fausser, comme il est habituel, les voies de la connaissance. Rien ne peut être écrit qu'à partir du texte, et le texte est naturellement ce qui vient après, conscience déjà expliquante. Bien pire, chaque analyse part de ce qui est évidemment postérieur. Un monde renversé, qui est celui de la connaissance historique ordinaire. Cela peut suffire souvent; cela est manifestement impuissant devant la croisade«⁷².

La défiance est ici patente à l'égard de ce que Bergson appelait, dans une page souvent citée de »La pensée et le mouvant«, le mouvement rétrograde du vrai:

»Les choses et les événements se produisent à des moments déterminés; le jugement qui constate l'apparition de la chose ou de l'événement ne peut venir qu'après eux; il a donc sa date. Mais cette date s'efface aussitôt, en vertu du principe, ancré dans notre intelligence, que toute vérité est éternelle. Si le jugement est vrai à présent, il doit, nous semble-t-il, l'avoir été toujours. Il avait beau n'être pas encore formulé: il se posait lui-même en droit, avant d'être posé en fait. À toute affirmation vraie nous attribuons ainsi un effet rétroactif; ou plutôt nous lui imprimons un mouvement rétrograde«⁷³.

Lecteur attentif de Bergson, Dupront, comme historien, ne pouvait évidemment se passer de documents, mais il appelait à ne pas se laisser piéger par leur signification inévitablement rétrospective pour retrouver »l'ordre de la création vivante« alors même que »seul l'inverse nous semble donné«⁷⁴. Là était, en dernier lieu, le motif incoercible pour lequel il convenait de rejeter toute appétence positiviste d'une historiographie enfin libérée de ses tentations réifiantes et maltraitantes.

D'approcher un événement historique aussi imposant que la croisade dans le flux même de sa durée impliquait de prendre conscience d'une vie du temps. Ici encore, Dupront restait fidèle à Bergson, qui, dans l'»Essai sur les données immédiates de la conscience«, avait dénoncé la facticité de l'illusion d'un temps homogène entretenue par les sciences positives pour mettre en relief la profonde hétérogénéité d'une durée humaine et fluente:

»Aspect capital d'une vie du temps, qui est la vie même de la croisade. Le temps de la croisade n'a rien d'un temps homogène, au déroulement objectif et quasi insaisissable à l'homme. Au contraire, il est un temps d'obédience, à disposition

72 Ibid., t. III, p. 1332.

73 BERGSON, Œuvres (voir n. 9), p. 1263 (»La pensée et le mouvant«).

74 DUPRONT, Mythe (voir n. 65), t. III, p. 1332.

de ce qui doit être accompli. Temps soumis donc à un ordre à lui souverain: c'est la plus haute matière métaphysique du temps, dans la réalité d'un monde libre⁷⁵.

En homogénéisant le temps sur lequel elle travaille, l'histoire événementielle positiviste aboutit paradoxalement au constat décevant, et irrecevable historiquement, qu'il y a peu de croisades véritables – contresens qui procède de la conviction qu'il y a une perfection de l'événement croisé, recelée dans l'expédition première de 1096 et la prise victorieuse de Jérusalem en 1099. Au rebours d'un positivisme historique qui dénaturait son objet, Dupront affirmait qu'il fallait ressaisir le vécu et son événementialité même, «ce vécu dont une historiographie, résolument négative des spécificités à force de vouloir tout connaître au travers de ses propres concepts, se libère avec tant d'aisance⁷⁶. À l'historien qui prétendait utiliser les instruments heuristiques positivistes, le donné croisé ne pouvait qu'échapper: assurément, trop d'insensé, trop d'extraordinaire, trop de vitalité, insaisissables pour qui ne s'attachait finalement qu'à dénombrer une succession discontinue d'états statiques et sans réciproque compénétration. Dupront le précise vertement: »Pour chacune des croisades, les faits, au niveau de l'événement, nous donnent des explications occasionnelles⁷⁷. La discontinuité et la régularité presque stroboscopiques d'un récitatif événementiel positiviste étaient rigoureusement incapables de remplir la mission primordiale d'une historiographie à assainir d'urgence si l'on voulait éviter que les historiens ne fussent irrémédiablement discrédités.

Au contraire la démarche duprontienne se voulait-elle savante restitution de la continuité naturelle d'un temps résolument créateur – en quoi Dupront avait manifestement retenu la leçon bergsonienne. De la société de croisade, il est relevé que »dans les retours multiformes de l'impérieux besoin, dans son extraordinaire persévérance à durer, tel un besoin d'être », elle »exprime une vie collective d'une luxuriante intensité, grosse d'une attente et d'un travail de création⁷⁸. Loin d'en rester à une description simplifiante de l'évolution de la croisade, Dupront déclarait vouloir étudier sa *présence* dans le temps. Autrement dit, il s'agissait une fois de plus de rompre avec un événementiel linéaire et destitué, d'une incision chirurgicale mais sans vertu thérapeutique, de sa dynamique de production: »Une définition évolutive s'établit en effet dans cette vision linéaire du temps, où forces, complexes, ensembles grandissent, s'épanouissent, déclinent: c'est une représentation graphique de la vie, stylisée à l'image de notre expérience d'homme, quantitative donc et anthropocentrique⁷⁹. Dupront ne niait pas la commodité de recourir à une analyse en termes d'évolution, mais il en pointait aussitôt la radicale insuffisance et en dénonçait le déterminisme larvé: »Saisie [la croisade] dans une démarche évolutive, l'on ne peut exprimer qu'une quasi-perfection initiale et une décadence, à peine née, avec, çà et là, quelques retours en force de plénitude⁸⁰. Constat terriblement appauvrissant et qui

75 Ibid., t. III, p. 1341.

76 Ibid., t. III, p. 1425.

77 Ibid., t. III, p. 1455.

78 Ibid., t. III, p. 1459.

79 Ibid., t. III, p. 1481.

80 Ibid., t. III, p. 1481.

ne justifiait certainement pas le travail de l'historien, mais en sa sèche stylisation, il était susceptible de recevoir deux enrichissements; d'abord, l'idée, curieuse et à approfondir, d'une naissance de la croisade en état de perfection, à partir de quoi il semble qu'elle n'a que déchu; ensuite, précisément les retours, »comme autant de refus d'une évolution continûment décadente« et qui »manifestent un rythme de vie, d'intensités différentes, avec des temps, temps rares au demeurant«⁸¹. Alternance entre temps de latence et temps d'irruption, temps d'emportements et temps d'apaisements, qui construit une véritable biologie de la croisade, scandée selon une temporalité organique qui est d'un vécu créateur – Dupront évoque »la réalité, au-delà des faits, prisonniers d'une logique linéaire, d'une création occulte de l'être collectif, émergeant en ses temps forts dans le continu de l'histoire«⁸². Vitalité de l'idée et de l'acte croisés qu'une approche positiviste, et donc congénitalement évolutive, peinait à comporter et qui provenait du fait que la croisade était rapidement devenue mythe pour survivre à elle-même dans une vivifiante continuité à travers ses pulsations et sa rythmique:

»En peut-il être autrement, même par rapport au linéaire de l'histoire, quand il est flagrant qu'après des resurgies dans le lent développement des croisades de l'histoire, le besoin de croisade n'a cessé d'êtreindre ou de mettre en vibrations l'âme commune de l'Occident, que le mot et le mythe ont ensemble une réalité toujours nécessaire? Ces évidences des faits bousculent tout schème évolutif«⁸³.

Transformation par création, et non pas décadence et dépérissement, soit un élan vital qui se poursuit après la mort de la croisade dûment constatée par des générations d'historiographes environ la fin du XIV^e siècle: les thèses avancées par Bergson dans »L'évolution créatrice« semblent étonnamment proches d'un dessein historiographique dupronien qu'elles fécondent.

L'événementiel, s'il signifiait l'évolutif naïvement stylisé des historiens positivistes, s'affranchissait en définitive coupablement de la réalité historique, telle une représentation sans perspective ni profondeur. Parce qu'elle est un événement d'une ampleur nonpareille, la croisade transcende le temps de l'histoire; elle n'est dès lors saisissable, mais non comprise, que par le suivi de lignes de faits significantes:

»Autrement dit, la création dans le temps de la croisade. En toute honnêteté, selon nous, entreprise impossible: nous n'aurons jamais donné en une fois toutes les conditions de la création. Alors ce ne sera chaque fois qu'*approcher*. Entreprise dangereuse aussi: elle conduit tout droit au déterminisme de l'unique. Ce qui est de soi absurde, mais si tentant pour *fabriquer* l'histoire«⁸⁴.

La connaissance historique a pour but d'atteindre la signification même de l'événement, et pour y parvenir, elle doit naturellement faire place à l'historien, à sa sensi-

81 Ibid., t. III, p. 1481.

82 Ibid., t. III, p. 1482.

83 Ibid., t. III, p. 1482.

84 Ibid., t. III, p. 1483.

bilité, à sa sympathie, et non pas l'exclure hypocritement d'un projet d'intuitive compréhension dont il est le fondement et la clé:

»L'homme étant l'acteur, le témoin, la matière de l'histoire, et le seul, à notre connaissance, à la vivre, une conscience des significations, qu'est-elle d'autre que la juste conscience de l'histoire? C'est-à-dire les lignes de structure ou de force que la connaissance du phénomène historique, le plan de l'événementiel épuré laissent en nous. Un inventaire des significations devient ainsi l'analyse de l'âme historique. Non pas extérieurement à nous, mais en nous qui faisons l'effort de cet inventaire«⁸⁵.

Conception herméneutique de l'histoire où l'on retrouve sans doute l'écho des thèses diltheyennes. Alors que l'école des Annales se tient plutôt, et dès ses débuts, du côté d'une philosophie du concept, Dupront choisit délibérément de prendre sa place dans le camp d'une philosophie du sujet ou de la conscience, si l'on accepte de recourir à la fameuse ligne de partage évoquée en 1984, pour le champ philosophique français des XIX^e et XX^e siècles, par Michel Foucault (1926–1984) dans son dernier article, »La vie: l'expérience et la science«, publié en 1985 par la »Revue de métaphysique et de morale«⁸⁶. À l'historien, Dupront affecte l'imprescriptible devoir de dégager ce qui demeure, dans son présent, du passé presque immémorial de croisade: »Ici certes intervient l'homme, mais y a-t-il objectivité plus authentique que de ne pas accepter qu'il en soit autrement, puisque autrement il ne peut pas être?«⁸⁷ Autrement dit, l'objectif par le subjectif: on est ici au cœur de la posture historiographique dupronienne. Le besoin, et même l'absolue nécessité, de ne pas contraindre le réel par conceptualité préalable, autoritaire et forcément exténuante sont derechef posés – où l'on retrouve l'un des principes constitutifs de la méthode bergsonienne: »La seule règle est celle de l'analyse ouverte, sans limitation de définitions. Il y a autant de définitions de la croisade, bonnes du moins, qu'il y a de plans d'affirmation, de manifestation de la puissance vitale qui fait l'être de la croisade«⁸⁸. Paradoxe d'un historien qui, pour rejeter une approche abstraite et donc congénitalement déformante, se caractérise par la singulière abstraction de son style. Pour Dupront, le recours aux »abstractions notionnelles« n'est que jeu de l'esprit ou encore méthodique vanité:

»La vérité est d'enraciner les grandes expériences en ce qu'elles sont – manifestations de l'être, pour notre connaissance de l'être et la connaissance de nous-mêmes. Dès lors, l'histoire devient clarté de la vie commune. L'inventaire des significations de la croisade conduit droit à découvrir certains aspects de l'âme vive de l'Occident. Sans autre conséquence que de connaître«⁸⁹.

85 Ibid., t. III, p. 1519.

86 Michel FOUCAULT, La vie: l'expérience et la science, dans: Revue de métaphysique et de morale, XC/1, 1985, p. 3–14, repris dans Id., Dits et écrits, vol. 4, Paris, 1994, p. 763–776.

87 DUPRONT, Mythe (voir n. 65), t. III, p. 1519.

88 Ibid., t. III, p. 1519–1520.

89 Ibid., t. III, p. 1520.

Évidente, chez Dupront, une vertu thérapeutique du travail de l'historien, sommé de se faire l'analyste d'un psychisme collectif encombré du poids d'un passé angoissant parce que mal délimité et donc mal assumé.

On mesure alors combien la réflexion dupronienne a été constamment hantée par la vigueur des reproches que Paul Valéry avait faits à l'histoire et par les urgentes mises en garde exprimées en 1939 par Marrou. Dans ses «Regards sur le monde actuel», Valéry s'était emporté contre le trop-plein d'histoire qui en venait naturellement à déterminer les décisions prises par les politiques:

»L'histoire forme pour l'imagination une table de situations et de catastrophes, une galerie d'ancêtres, un formulaire d'actes, d'expressions, d'attitudes, de décisions offerts à notre instabilité et à notre incertitude, pour nous aider à *devenir*. Quand un homme ou une assemblée, saisis de circonstances pressantes ou embarrassantes, se trouvent contraints d'agir, leur délibération considère bien moins l'état même des choses *en tant qu'il ne s'est jamais présenté jusque-là* qu'elle ne consulte ses souvenirs imaginaires«⁹⁰.

Violente mise en accusation dont quelque chose est assurément resté chez Dupront, pour qui la crainte est constante de mécaniser et de déterminer l'analyse historique par le refus de percevoir et d'appréhender la nouveauté créatrice en se réfugiant frileusement dans un recours consciencieux mais mesquin au précédent, ce qui est faire retour aux fresques grandioses mais disqualifiées de l'historiographie positiviste – ainsi lorsque Dupront s'en prend à la multiplication envahissante des occurrences de *croisade* chez les historiens contemporains:

»Facilité d'écrire de notre temps sans doute; mais avec aussi que nous connaissons par le plus proche [...]. En fait d'artifice d'obnubilation, qui consiste à multiplier avant les croisades les précroisades, la conséquence ne peut être que d'aligner les croisades sur les événements antérieurs, peu ou prou similaires. À l'encontre de cette vision horizontale de l'histoire, la spécificité s'exprime dans la vie du temps«⁹¹.

La fidélité de Dupront au bergsonisme et aux thèses péguystes lui avait finalement permis d'exorciser le spectre des reproches valéryens pour concevoir une historiographie enfin libérée de son ancien déterminisme.

En temps de détresse, l'historien trouve son nécessaire service commun aussi sûrement que le poète de Hölderlin (1770–1843)⁹². À lui, la mission, s'il veut bien la remplir avec l'ensemble des ressources dont il dispose, de prévenir ses contemporains qu'il n'y a pas de fatalité en histoire et que le cours des événements est toujours libre sans que le passé, pour peu qu'on y soit lucidement attentif, puisse peser d'un quelconque inéluctable. Dans «Histoire et paix», Dupront le reconnaît très honnêtement:

90 VALÉRY, Regards (voir n. 25), p. 13–14 («Avant-propos»).

91 DUPRONT, Mythe (voir n. 65), t. III, p. 1524.

92 On se réfère ici à la citation de Hölderlin commentée par Martin HEIDEGGER, Chemins qui ne mènent nulle part, trad. française, Paris 1995 (1962), («Pourquoi des poètes?», p. 323–385).

»Nous ne pouvons rien retrancher du passé; [il] nous faut l'accepter tout entier tel qu'il nous est donné, mais dans le lien vivant que nous sommes entre l'avenir et lui, non pas le préparer pour l'avenir, mais faire qu'il ait passé par le présent et que le présent lui ait mis sa marque⁹³. Autrement dit, donc, à chaque présent son passé, et par là, une libération de la puissance contraignante d'un temps révolu mais aussi pétrifié par une vision outrageusement positiviste. Autre bénéfique, et immédiat, la gravité d'un présent devenu enfin lieu d'historicité: »Si nous acceptons ce fait, qui est la seule réalité, que l'histoire se fait ou s'enseigne en nous, qui sommes du présent, nous nous trouvons libérés de l'hypothèque d'une histoire *opportuniste*, destinée à justifier ou à prouver⁹⁴. On se souvient du constat accablé de Marc Bloch, analysant à chaud, dans »L'étrange défaite« – rédigée en 1940 mais publiée en 1946 –, la recrudescence d'un historique appesantissant son emprise sur un pays paralysé de ses fantômes et des hantises de son passé. Dupront ne fait pas mention de »L'étrange défaite« dans »Histoire et paix«, mais les lignes suivantes dialoguent implicitement avec Marc Bloch et témoignent indirectement du choc que les événements de la Débâcle de 1940 ont provoqué chez les historiens qui en ont été les témoins:

»On parle volontiers, pour justifier l'histoire, du fait qu'elle nous sert à expliquer le présent. L'opération n'est pas si simple que l'établit l'image du discours [...]. Cette explication du présent n'est pas loin de ressembler à une détermination du présent. Du moins à une reconnaissance du passé dans le présent. Et, pour peu que nous soyons imprégnés d'histoire [...], nous nous laissons entraîner à reconnaître, jusqu'à priver le présent de sa propre réalité⁹⁵.

Aveu typique d'une génération qui n'en finit pas de se confronter au tragique d'un événementiel débridé et d'assimiler difficilement le choc des deux guerres mondiales. Dans un article intitulé »L'histoire et notre temps« et publié en 1958 dans »Diogène«, revue fondée en 1952 par Roger Caillois (1913–1978)⁹⁶ – que Dupront connaissait au moins de réputation depuis 1936, quand Caillois lui avait été proposé comme candidat éventuel à un poste de professeur à l'Institut français de Bucarest⁹⁷ – et à laquelle ont collaboré, entre autres, Paul Bénichou, Mircea Eliade (1907–1986) et l'historien italien des religions Raffaele Pettazzoni (1883–1959), trois personnalités avec qui Dupront a entretenu d'étroites relations, Éric Dardel affirmait: »Les années que nous venons de vivre nous ont libérés de la superstition de l'objectivité. Nous sommes nous-mêmes dans l'histoire. L'histoire [...] est ce qui nous arrive et notre réaction aux événements: elle est ce que nous faisons de notre existence⁹⁸. Thèse que Dardel avait déjà formulée en 1946 – on ignore si Dupront et lui se sont rencontrés, mais leur proximité intellectuelle est flagrante, et partagée, aussi, leur volonté de produire une histoire de l'événement enfin rendu à sa liberté naïve.

93 DUPRONT, *Histoire et paix* (voir n. 47), p. 56.

94 *Ibid.*, p. 57.

95 *Ibid.*, p. 58.

96 Sur la revue *Diogène*, voir Lionel MOUTOT, *Biographie de la revue Diogène. Les »sciences diagonales«* selon Roger Caillois, préf. Jean BAUBÉROT, Paris, 2006. Consulter aussi Guillaume BRIDET, *Littérature et sciences humaines: autour de Roger Caillois*, Paris 2008.

97 J. Marx à Dupront, Paris, 21 février 1936, dans: GODIN, *La correspondance* (voir n. 3), p. 342.

98 Éric DARDEL, *L'histoire et notre temps*, dans: *Diogène* 21 (1958), p. 14–31, ici p. 16.